

**LE FRANÇAIS ET LES PRATIQUES LINGUISTIQUES EN CONTEXTE
URBAIN AU CAMEROUN :
UNE DYNAMIQUE INTERACTIONNELLE¹**

Valentin Feussi

FLSH – Université de Douala

JE 2449 - DYNADIV – Université François Rabelais de Tours

valfeussi@yahoo.fr

Introduction

Cette analyse est basée sur des observations qui m'²ont permis de constater qu'en accordant la primauté à la fonctionnalité sociale, les pratiques linguistiques des locuteurs seraient moins figées qu'elles ont souvent été présentées dans les descriptions du français au Cameroun. Grâce à quelques contextes d'usages, je voudrais dans cet article mettre en évidence des représentations reconnues comme du français à Douala au Cameroun. Ce sera un moyen de zoomer sur des pratiques qui sont assez fluctuantes, et qui me permettent d'affirmer que la validité d'un usage ne peut être établie objectivement. Cette pertinence est fonction des enjeux et objectifs des différents participants, et dépend du contexte historicisé.

Après avoir présenté le corpus utilisé, je me propose de décrire des contextes d'usage, avant de résumer cette pratique plurielle comme un cadre de partage, d'échange et de discussion.

La fabrication du corpus

Pour la production d'observables, je me suis fortement inspiré du modèle ethnographique de Chicago (Coulon, 1997 : 77-117 et plus récemment, Gasquet-Cyrus, 2004 : 172), caractérisé par un certain éclectisme méthodologique (entretiens, observations, corpus écrits, etc.). Grâce à mon statut de membre de la communauté, j'ai procédé par participation observante, sans avoir à toujours créer des conditions particulières pour travailler. A certains moments, j'ai « recueilli des données » en participant activement aux interactions qui les produisaient ; par exemple, « lors de conversations spontanées » dans lesquelles j'étais impliqué (réunions entre amis,

¹ Je remercie Jean-Benoît Tsofack de l'Université de Dschang pour sa lecture rigoureuse de cet article. Certaines réflexions qui y sont développées tiennent de la pertinence de ses remarques.

² Le choix de la première personne comme mode d'énonciation est un choix épistémologique, qui me permet de mettre en évidence l'implication du chercheur dans la construction de la recherche. Le pluriel sera utilisé quand les observables utilisés seront le fruit de mon travail en relation avec celui de témoins, ou bien quand le lecteur sera pris à témoin pour certaines analyses.

conversations dans des cafés, sur des aires de jeu, dans des véhicules de transport public, lors de cérémonies funéraires, etc.), ou bien d'autres auxquelles j'assistais « dans la vie quotidienne, *hors de toute situation explicite et formelle d'enquête* » (Blanchet, 2000 : 41). J'ai construit mes observables sans focaliser mon attention ou bien mon discours dans les entretiens sur un thème précis. J'ai surtout privilégié le significatif dans une logique que résume bien Calvet (2007 : 65) : « tout est bon à prendre ».

Mon principal matériel d'enregistrement a été le dictaphone avec microphone incorporé. Pendant les entretiens, il était mis en fonctionnement et posé sur une table. Tout le long du travail, les participants n'y revenaient que pour changer la face de la cassette. J'ai ainsi pu enregistrer un peu plus de 120 heures d'échanges (soit presque 60 entretiens effectués entre les années 2002 et 2006). Pendant les séances d'observation, le dictaphone était caché ou exposé en fonction du cadre de travail³.

Cette présentation du corpus sera cependant incomplète, si j'oublie le rôle des notes, des remarques ou extraits pris sur le vif, que je consignais dans un carnet. Je ne voudrais pas oublier des bandes d'enregistrement d'émissions télévisées (six heures de production) entre autres. A côté des observations effectuées dans le cadre de cette recherche (quatre heures par jour à raison de six jours par semaine et cela pendant huit mois), mon expérience de Douala et du Cameroun a également été mise à contribution. J'ai pareillement exploité des expériences d'autres témoins, travaillées grâce à des croisements. C'est dire que la dimension de l'expérimentation⁴ a aussi eu une place considérable.

En résumé, le travail s'est basé sur des entretiens compréhensifs (Kaufmann, 1996), mais aussi sur de la participation observante et du corpus non-sollicité (Feussi, 2006-a), lesquels ont aidé grâce à une démarche constructiviste (Le Moigne, 1994), à saisir un fonctionnement possible des pratiques linguistiques à Douala⁵.

³ A ce sujet, j'ai perdu un dictaphone pour l'avoir exposé où il ne fallait pas ; par ailleurs, pour enregistrer du discours en francanglais (camfranglais pour linguistes et journalistes en particulier - voir Féral, à paraître et Feussi, 2006-a), j'ai parfois choisi de travailler avec dictaphone caché (sans pour autant voiler mes activités d'enquêteur).

⁴ Cette pratique épistémologique plonge dans des considérations assez délicates à interpréter : la subjectivité des participants. Toutes proportions gardées cependant, ceci devrait être considéré comme un avantage. En effet, mon fonctionnement s'inscrit dans une logique : éviter l'introspection par une altéro-réflexivité et donc un travail sur l'expérience du monde, construit par croisement des expériences des participants à l'activité de recherche (Robillard, 2007). Il ne s'agit donc pas de nombrilisme, mais d'une écriture de la relation du chercheur aux relations étudiées, puisque j'ai choisi dans cette logique une mise en tension (rapports à la recherche, aux lecteurs, au monde) qui permet de comprendre l'ethno méthode d'autrui. Voilà comment j'ai pu, par exemple, accéder aux expériences racontées de témoins. Il devient logique de penser mon approche de travail comme un cadre constructiviste sur fond de réflexivité (Dortier, 2004), les réflexions et pratiques de mes témoins s'inscrivant dans le sens du travail sur soi et avec l'autre, sur un plan diachronique.

⁵ Mes réflexions seront focalisées sur Douala pour plusieurs raisons : j'ai commencé une réflexion plus vaste sur cette ville depuis quelques années, et y suis domicilié, ce qui facilite considérablement mes enquêtes. Plus encore, la ville de Douala pourrait être considérée comme un microcosme des centres urbains du Cameroun, en présentant « la plus grande

« Langues » et contextes d'usages à Douala

Commençons cette réflexion par l'observation d'un extrait de « Le Bouillon du rire »⁶, émission satirique de *Canal2 International*. Il nous permet de nous plonger dans une atmosphère linguistique qu'on pourrait retrouver dans la ville de Douala :

avant cet extrait qui résume l'actualité présentée par la presse écrite du 11 au 15 juillet 2005, les animateurs se sont au préalable entendus sur un principe : parler en détails ou en pièces détachées

- L1- ma bouche-ci [swɔ :] beaucoup
L2- [jehe :::] + [atəletismə] + pourquoi
L1- [atletismə]
L2- [atəletismə] +
L1- ah [wue wue]
L2- on a demandé : parler en détails en pièces détachées c'est quoi avec toi
L1- ah + ouais ouais XXX
L2- [atəletismə] + pourquoi + pourquoi Mbango n'est pas à [ɛl sikiŋ]⁷
L1- elle a choisi-
L2- Oga + tu as lu ça dans Mutations⁸
L1- elle a elle a choisi-
L3- ouai
L2- oui
L3- According to le moi + quand je rent- + je venais ici pour le émission
L2- mm
L3- i y a [in] prado qui est sonné derrière le moi [taim we a wan lukam a si se]
c'est [le] Françoise Mbango [a se] mais / i n'est pas là-bas à bend sekin [fo
weti] + [i de djas nɔ : fo yia]
L2- [ɛl sikiŋ]
L3- e/
L2- [ɛl sikiŋ]
L3- le ben sekin
L2- [ɛl sikiŋ]
L3- [le e le] ok
L2- [ɛl sikiŋ]

concentration en masse humaine, en professions, en ethnies et en langues » (Ngo Ngok-Graux, 2006 : 220).

⁶ Cette émission est une tribune qui permet à des comédiens de la ville de présenter l'actualité nationale à partir de la lecture des journaux. Par le ton humoristique, sont mis en relief des traits stéréotypiques, généralement reconnus comme caractéristiques d'ethnies au Cameroun. Notre exemple est extrait de l'édition du 16 juillet 2005. Dans la transcription, L est mis pour « locuteur », et les chiffres qui suivent cette lettre permettent de différencier les différents locuteurs.

⁷ Helsinki.

⁸ Journal local.

- L1- ouais continue
- L3- [ele] en train de klaxonner derrière [le] moi + [djas nɔ :] + quand je va regarder dans le mutation + them tell [mi se] + [ele le] raisons [pe :sonɛ] + [e] + [le] maman de [e] il [e] malade + le petit sœur de [e : kele] son [aɲtreɛ :] + [ele] voyagé + que / Mbango lui-même [e ne] pas avoir le gombo + [ɔ : dis wan] + [e] dit que [e ne] pas parti pour [le : le rez ɔŋ le ɛ le ɛs pɛ :sonɛ :] ++ but + je suis parlé à maman Mbango + maman Mbango tu es là tu [kɔmpraŋde le] moi ++ tu es comprendi ++ [djas nɔ :] ++ [tu ne pa :] pas pour [le : le rez ɔŋ le ɛs pɛ :sonɛ :] ++ [djas nɔ : ju di go fɔ sika we pase ɔŋ ne le faŋ le twa]
- L4- mon frère :
- L3- ouais
- L4- quand la police arrête quelqu'un en route ++ on ne peut pas t'emmener dans la [selil] parce que [ti] ne connais pas [pɔrale le fɔranɛ] + si ti ne connais pas même [le p :izin ti parle le] + qu'est-ce [ti e] en train de parler
- L3- bon [na hi we a de fɔ]
- L4- X [parle tu maŋte tu maŋte]
- L3- [na hi we a de fɔ tɔk se]
- L2- Biafra et Haoussa laissez + mama Séla continue
- L3- XX + big big man
- L2- [kɛsija]
- L3- I faut que le maman Mbango [i kɔmpraŋde] que hein
- L4- mm
- L3- si le [kat setam on pa :le le ɛl] que le Etoo Fils + hein + avec les Achille Webo i ne sont pas parti [le : le : aivri kɔs]
- L4- ouais
- L3- [me : le e : i ne sere pa le] contentement
- L4- [wa :la]
- L3- [wa :la] + but [djas nɔ :] i faut que le prochainement + [pu : le] satisfaction [le] nous + [pa :se] même [le] nous ici là + on ne sont les les problèmes personnels + but we [dɔŋ kame fo jia] + c'est pour satisfaire les fans de nous + qui attendu les lions indomptables les amours
- Tous- merci

Bien qu'il soit un discours de comédiens qui ne peut donc être *représentatif*⁹ des pratiques en français à Douala, il convient de remarquer que cet exemple pourrait être indicateur de certaines tendances des usages en français dans ladite ville ou ailleurs au Cameroun. Je ne veux pas faire d'autres commentaires, mais l'expression *parler en pièces détaillées* me paraît importante ici, et mérite qu'on s'y attarde un peu. Le conflit qui naît des deux premiers locuteurs vient du respect par L₂ de la façon « normale » de parler telle que définie en début d'interaction, quand

⁹ La représentativité ne devrait pas toujours être mise en avant, car ce qui me paraît pertinent en priorité serait le « significatif », dont l'interprétation est contextualisée. On comprend alors qu'à cause de la complexité des phénomènes observés, Calvet considère le travail du chercheur comme un « récit, ponctué de pôles digitaux » (Calvet, 2007 : 65).

L₁ pense (pour avoir oublié cette règle) qu'il faudrait appliquer une autre norme. Pourtant par consensus, ils ont décidé de *parler en détails, en pièces détachées*, c'est-à-dire en articulant toutes les syllabes possibles. Le conflit est vite jugulé quand un des locuteurs rappelle quelle était la norme définie pour l'interaction. Cela explique la capitulation de L₁ qui se retire en reconnaissant son « écart », d'où le *ah + ouais ouais* qui permet à L₂ d'articuler de plus belle, en *pièces détachées*. Croyant insécuriser son interlocuteur, L₁ ressort du conflit plus ou moins confus, en tout cas « la queue entre les pattes » car c'est lui qui est insécurisé (je reviendrai *infra* sur cet extrait).

Comprendre les pratiques linguistiques pareilles, c'est s'interroger sur les ajustements comme c'est le cas dans cet exemple. Or ces accommodations sont souvent fonction de représentations¹⁰ des participants à l'échange interactif, et donc du contexte. En observant et en faisant parler les témoins, on comprend que la fonctionnalité à la base des pratiques privilégiées dépendrait de schémas sociaux multiples. Pour cet article, je choisis de présenter trois contextes possibles, non pas pour une pertinence particulière par rapport à d'autres, mais parce qu'il faut bien faire des choix : une consultation en contexte informel, le cadre ludique, et enfin une volonté éducative ou informative.

Une consultation en contexte informel : chez un *alamimbou*¹¹

Une consultation chez un *alamimbou* (marabout, guérisseur traditionnel, voyant), se fait en une langue d'origine locale ou bien dans une certaine mesure en pidgin. Le *français du quartier*¹² (langue de connivence en contexte informel) peut faire irruption, mais est réservé à la conversation avant et après la phase de la voyance, les marabouts "communiquant généralement avec les esprits", dans une

¹⁰ Généralement, on considère les représentations comme la dimension conceptuelle de l'objet pratique (Jodelet, 1999[1989]). Dans cette recherche, pratiques et représentations s'inscrivent dans une dynamique rétroactive, de sorte que les représentations en rapport avec une maladie ne soient facilement perçues qu'à travers les pratiques non-verbales (attitudes, comportements) de ceux qui entourent le malade (Jodelet, 1999[1989]). Nous sommes donc face au même référent pris d'un point de vue différent. Cependant, faut-il valoriser le concept ou le percept ? En tant que linguiste, je préfère privilégier les *pratiques* (en considérant ce terme comme un synonyme de *usages*) qui apparaissent comme des traces matérielles indispensables pour l'analyse des formes linguistiques.

¹¹ Tradi-praticien.

¹² Je tiens à préciser que ces catégorisations sont en particulier celles des témoins de l'enquête. Je ne veux pas opposer les frontières que j'utilise dans ce travail, aux pratiques classiques (qui reconnaissent un français acrolectal, un français mésolectal et un français basilectal (Bilola, 2004[2003]). J'ai en effet constaté à travers les représentations construites que, sans vouloir toujours confronter des pratiques entre elles, ou bien les inscrire dans un continuum (la fonctionnalité sociale est plus forte alors), mes témoins catégorisent leurs pratiques comme suit : *francanglais, français du quartier, bon français, mauvais français, français moyen*. La dernière catégorie qu'on retrouvera dans Feussi (2006-b), *français personnalisé*, est une dénomination qui me revient, utilisée pour identifier (provisoirement) des pratiques non (encore ?) nommées par les témoins rencontrés à travers mon corpus.

langue locale. Les interactions lors de séances de voyance pourraient être rapprochées des pratiques intra-ethniques.

A Douala et au Cameroun de manière générale, les malades consultent des voyants de la même ethnie qu'eux. Quand les deux (malades et voyants) ne peuvent pratiquer la même langue, le premier use d'un discours métalinguistique et de paraphrases diverses, sans parfois réussir à traduire la profondeur de sa pensée. Je suis allé enquêter auprès de quatre voyants : des voyants bassa (à Kotto), duala (à Bonabéri), bamiléké (du Haut-Nkam à Logbaba), et enfin haoussa (au Camp Yabassi). Les deux premiers me sont apparus comme des locuteurs possibles du *bon français*. Nos échanges se sont déroulés en *français du quartier*. Le troisième en avait une pratique moins fluide. Par contre, le dernier, bien que ne comprenant pas bien le *français du quartier* que je pratiquais, avait besoin d'un interprète comme intermédiaire entre nous, lequel a fini par être mis de côté quand nous avons constaté que nous pouvions interagir en pidgin. Tous ont cependant utilisé une formule qu'on peut résumer par : « je vais parler en français mais je ne suis pas sûr que tu vas comprendre », « est-ce qu'il y a ça chez vous ? », « comment on appelle ça en français ». Très souvent, des traductions (du genre : « la tête de l'argent dans ta famille maternelle ») étaient utilisées. C'est dire qu'il y aurait une perte considérable d'informations, du fait de l'usage d'un langage spécialisé, ou du moins de l'absence d'un savoir culturel partagé entre les malades et le voyant. Il faudrait absolument une certaine connivence de cette nature, si on veut comprendre des questions lors de consultation, de même que le traitement proposé.

Chez un voyant donc, la préférence linguistique est portée sur des langues en usage vernaculaire ou véhiculaire pour certains cas. Un constat similaire peut être effectué en rapport avec la pratique du français dans une perspective ludique.

Le cadre ludique : jouer avec la / les langue(s)

Une focalisation de l'attention sur les usages linguistiques à la finalité ludique (susciter le rire, plaisanter, bref jouer avec les langues) permet de comprendre leur relativité¹³.

Dans cet extrait transcrit (voir les principes de transcription en annexe), Charles (du groupe ethnique malimba, dont l'épouse est du groupe duala) décrit une pratique de sa fille de trois ans : sa maman la ramène souvent à l'ordre par l'usage d'une expression en duala, laquelle est donc régulièrement reprise par l'enfant dans le but de (faire) rire¹⁴.

¹³ Pour décrire les pratiques reconnues comme du français à Douala ou au Cameroun, il faudrait en conséquence tenir compte de la pluralité et d'une dynamique changeante, ce qui n'apparaît pas toujours dans les études effectuées jusque là, sinon pour montrer le caractère différentiel du travail réalisé (Tabi-Manga, 2000), en rapport avec une pratique dont la référence, extérieure au Cameroun, est la France.

¹⁴ Cette famille m'a permis de comprendre la valeur communautaire (Tabi-Manga, 2000) du duala. Charles est d'origine malimba et son épouse duala. Toutefois, c'est le duala qui est

- E - Il y a V qui essaie de dire quelques mots déjà ?
Charles - Oui elle parle ++ à + à l'heure actuelle les mots en malimba elle les utilise pour rire (rire)
E - (rire) ah bon ?
Charles - (rire) oui + c'est-à-dire + je crois que dans sa tête + c'est quelque chose + elle elle se rend compte que + on parle directement une langue qui n'est pas ce qu'elle-même elle parle + donc elle utilise les mots là pour rire + elle reprend ce qu'elle entend ++ donc par exemple quand ma femme parle + elle reprend des mots duala + et elle les lance pour rire
E - Pour rire
Charles - Je vais te dire un truc *mm* elle aime bavarder cette V là ++ bon sa mère :: + en duala il y a une expression pour dire que tu bavardes beaucoup on dit que *mm* pas une expression mais elle dit *nyanga bekwadi* + *nyango* ça veut dire la mère + *bekwadi* ça veut dire les histoires tu vois *mm* *nyanga bekwadi* ça veut dire la mère des histoires + [...] sa mère pour lui dire de se taire dit souvent *nyanga bekwadi* + tu vois *mm* bon elle ça l'amuse + tu vois + bon + quand elle euh elle veut aussi taquiner quelqu'un elle dit *nyanga bekwadi* bon + elle pour rire

Si la fille de Charles essaie de parler le duala, c'est pour amuser (son père trouve que cela pourrait être un moyen de lui apprendre, avec le temps, d'autres pratiques de cette langue). Dans l'ensemble, j'ai remarqué cette tendance que les enfants et certains jeunes ont à s'essayer à la pratique de la langue de l'ethnie d'origine dans un but comique. Les enfants de Claude (43 ans, professeur de lycée et journaliste de l'ethnie Bamiléké dont l'épouse est Mbo) ont une attitude semblable :

- Claude – quand je parlais avec mon fils de seconde l'autre jour + il m'a dit qu'au collège quand tu parles duala ça va encore + parce que au collège ses camarades parlent ça *mm* je sens même que c'est surtout parce que leur mère parle duala ++ (en accélérant le rythme) mais quand les enfants là me parlent le bafang c'est pour rire pour me dire que papa on parle ton truc que tu parles souvent avec tes frères là

Le cas de ces derniers est encore plus important à souligner : ils sont inscrits dans un collège confessionnel de la ville (Collège Alfred Saker situé à Deido), où la seule langue ethnique tolérée par les différents groupes dans la cour de récréation, serait le duala. Par l'accélération du rythme de son discours, Claude traduit son dépit face aux représentations négatives des enfants en rapport avec des pratiques linguistiques de son groupe ethnique d'origine. Ces derniers stigmatisent fortement

utilisé comme langue ethnique à la maison, même si son épouse apprend par commodité le malimba qu'elle n'utilise que très rarement.

la langue de l'ethnie d'origine de leur père, et se mettent à se moquer de lui quand il discute avec des *frères*, en fe'efe'e (une des langues du groupe ethnique bamiléké).

Cette prise de distance à l'aide de pratiques de langues locales est également observée ou reconnue par des adultes. Une illustration de ce cas de figure est la pratique du mélange, revendiquée par Gustave (géomètre, Duala):

Gustave - quand je suis avec un Bamiléké je mélange quelques mots comme ça
+ pour + surtout pour rigoler
E- ok
Gustave - surtout pour rigoler

Le motif de ce mélange¹⁵, de l'alternance de langues (passage du duala vers une langue bamiléké) est le divertissement. Dans un contexte différent (à Douala en particulier), on pourrait penser que la *rigolade* dont parle Gustave est ironique. Cette attitude viendrait alors du fait que ce dernier est Duala et se sentirait supérieur au Bamiléké dont il peut jouer avec la langue. Le rire suppose dans ce cas la prépotence du duala, considéré comme supérieur (par rapport aux autres langues d'origine locale) dans les représentations des locuteurs à Douala¹⁶. Cette attitude s'inscrit dans les schèmes conflictuels sociaux, dont le fondement est parfois d'exploiter du préconçu, des clichés et stéréotypes sociaux, pour expliquer et comprendre des usages en contexte. Cette lecture exploite alors des représentations construites en rapport avec les différents groupes ethniques au Cameroun. Un journal de Douala, *Le Satirik* (N°08 : 2), résume ainsi la situation :

¹⁵ La description faite par Gustave fait situer cet exemple comme un cas d'*alternance codique*. Cette expression implique alors une juxtaposition de codes différents et bien délimités entre lesquels le locuteur se déplacerait, selon un procédé d'insertion intra- / inter- / extra-phrastique (les travaux de Poplack et Sankoff et le *Matrix Language Frame* de Myers-Scotton - voir C. Caubet et D. Caubet, 2001). Pourtant, à cause des fluctuations et des adaptations permanentes, il peut arriver qu'un « patron intonatif ne correspond[e] ni à celui de la langue matrice ni à celui de la langue encastrée » (Barillot, 2001 : 132). On constatera à ce sujet que « ces “alternances codiques” ou ces “mélanges de langues” ne laissent pas nécessairement les “langues” ou les “codes” indemnes, dans l'état où on les aurait trouvés avant usage » (Calvet, 2007 : 16). Il serait à mon avis plus efficace de réfléchir sur une éventuelle conciliation des modèles d'étude du phénomène du code switching / code mixing (les modèles phrastiques *supra* et par exemple l'approche discursive de Dabène et Billiez -voir C. Caubet et D. Caubet, 2001). En parlant de « mixité comme résultat » (Calvet, 2007 : 25) ou bien de mélange langagier tout simplement, il me semble qu'il serait possible d'exploiter les arguments de l'un ou l'autre modèle selon le cas, dans une logique chaotique (Dewaele, 2001).

¹⁶ Tabi-Manga (2000) reconnaît cette valeur symbolique, mais ajoute surtout que le duala a cessé d'être le véhiculaire de la ville. Il est actuellement une « grande langue » assurant une fonction « communautaire », car elle rassemble désormais les originaires de la grande ethnie sawa, dans la région côtière.

« on continue de dire que les "Bamiléké sont trop envahissants", que les "Sawas ne sont que des frimeurs", que les "Nordistes aiment trop le couteau", que les "Bassa se promènent avec les timbres fiscaux", que les "Anglos sont trop gauches", que les "Bamouns sont des serpents à 2 têtes » (*Le Satirik*, 08 : 2)

Gustave inscrit sa réflexion dans une logique de flétrissement du groupe ethnique d'autrui. Dans la construction identitaire sociale au Cameroun, il est en effet difficile de s'identifier à une ethnie sans que ne soient mis en avant (par les membres d'autres groupes) des traits (dé)valorisants. Ces différentes frontières relèveraient en fait de clichés, des préjugés qui permettent un marquage de positionnement en étant des dispositifs de raisonnement social. Voilà pourquoi il s'agit d'opinions qu'il faudrait relativiser, sans trop y croire.

Un autre cadre de mise en valeur de la relativité des pratiques dans le cadre ludique peut être la pratique orale dans les médias. Une observation des langues choisies à Douala par différentes stations de radio pour leurs différentes émissions serait assez illustrative. Les usages observés sont souvent une ou plusieurs des catégories linguistiques suivantes : *francanglais*, *français du quartier* (probablement le français moyen de Biloa, 2004[2003]), langues d'origine locale ou pidgin-english. « Le réveil matinal » se déroule ainsi à *Equinoxe* en une multitude de langues, l'auditeur au bout du fil pouvant s'adresser à des connaissances en la langue de son choix. La *FM 105* par « Bagatelle » fait appel au *bon français*, à l'anglais pour des rubriques comme « la chronique du dimanche » (qui soulève une question sociale et très souvent éthique, considérée comme importante par le journaliste). Quand on passe aux autres rubriques de l'émission (« La Dictée », « La Confession », « Le Téléphone rouge », « Le Repas dominical », « Le Sous-manguier », « Les Potins de la cité » entre autres), on se rend vite compte que le *bon français* cède sa place à des pratiques mélangées¹⁷. La devise choisie par les animateurs est d'ailleurs assez significative : *nous s'amuser seulement*.

En se refusant de mettre en évidence l'une ou l'autre langue (hormis les langues officielles), les animateurs veulent ainsi se soumettre au diktat de la loi et de la Constitution, sans pour autant stigmatiser une pratique linguistique locale. On se serait peut-être attendu que le duala soit mis en avant mais c'est oublier que malgré le prestige dont jouit la langue, sa vitalité est moindre, du fait qu'elle a peu de locuteurs car les Duala seraient minoritaires à Douala (Féral, 1994 : 56), constat entériné par tous mes témoins. Ce choix éditorial traduit peut-être l'impossibilité de retrouver un ensemble de pratiques regroupées sous le nom d'une langue d'intégration unique, pour la ville.

¹⁷ Au-delà de l'aspect ludique, on pourrait partager le point de vue de J.-B. Tsoufack qui pense qu'il s'agirait d'une langue d'intégration urbaine ou d'un *we code* qui permettrait aux locuteurs de gérer l'insécurité langagière et linguistique dont ils sont l'objet. Ce *we code* mélangé abondamment utilisé à Douala pourrait alors être interprété comme une manifestation des formes de conflits linguistiques écartelées entre stratification sociale et épaisseur identitaire (Kaufmann, 2004).

Dans les pratiques linguistiques à Douala, toutes les langues seraient susceptibles d'apparaître. Même si le *bon français* et l'anglais continuent d'occuper le haut de l'échelle, ces langues ne peuvent être adéquates à tous les différents contextes interactionnels. En effet, les catégories identifiées comme du français sont parfois différentes du français normatif, de sorte qu'il est logique de penser que les rapports aux langues à Douala auraient conduit les locuteurs à s'orienter vers une catégorie linguistique qui permette une communication inter-groupale dans la ville : c'est le *français du quartier*. Il est par endroit différent du français scolaire qui reste, au niveau des médias, une des langues du registre sérieux.

Eduquer et informer

Continuons avec les pratiques des médias (radio, télévision et presse écrite). J'ai constaté que, lorsque le sujet débattu a une portée éducative, le *francanglais* et le *français du quartier* supplantent les autres pratiques linguistiques, même si le pidgin apparaît quelquefois. On pourrait comprendre, par ces choix, une légitimation du caractère véhiculaire de ces pratiques. Mais c'est surtout leur caractère groupal qui est ici mobilisé. Parce qu'elles sont ainsi des pratiques linguistiques de situations non stressantes, de la cohésion, de la convivialité et de la connivence, leur usage appelle les destinataires des différents messages à faire leurs, les informations reçues.

Equinoxe (station privée de radio urbaine) va ainsi faire appel aux jugements des auditeurs (qui formeraient d'ailleurs selon l'animateur une *communauté urbaine*), à leur lucidité, à leurs expériences pour aider certains d'eux qui ont soulevé des problèmes à l'antenne, à trouver des solutions adéquates. Dans le même sens, si *100% Jeunes* (mensuel éducatif dont le public cible est le groupe social vu comme jeune) choisit le *francanglais* comme mode d'expression, c'est parce que son public visé serait particulièrement constitué de jeunes. Les pratiques qui y sont observées permettent alors de mettre en garde, d'apporter des conseils qui portent sur des sujets assez variés, mais proches des jeunes. Je peux citer entre autres la vie scolaire et estudiantine, le VIH et les infections sexuellement transmissibles, les grossesses non désirées. En relation avec leurs rapports aux adultes, les jeunes sont également mis en garde contre les risques du jeu et les dangers que présenterait le gain facile. De même pour une meilleure harmonie sociale, leur attention est attirée sur les relations avec les parents et enseignants, voire entre jeunes de groupes différents, ou bien entre jeunes de sexes différents.

Cette utilisation du *francanglais* peut alors conduire à évoquer une opposition entre un *we code* (code des francanglophones) et un *they code*, le rapport des mêmes face aux autres qui donne à la langue (ou pôle de), outre sa fonction cryptique, une fonction de marqueur de groupe, et en conséquence un indicateur d'identité(s) que semble faire circuler la ville (de Douala). Le *francanglais* apparaît dès lors comme un parler urbain, construit par une communauté interactionnelle (Feussi, 2006-b). C'est un « sociolecte générationnel » (Féral, 2004 : 521), qui permet de traduire une « appartenance à la jeunesse urbaine camerounaise » (Feussi, 2006-a :11).

Bien qu'il soit possible de penser à la recherche de connivence, d'autres choix sociolinguistiques peuvent avoir pour autre objectif d'informer. Le « Pidgin news »

de *Equinoxe* (qui se fait en pidgin), de même que le « Paparazi News » de *RTM* (qui utilise essentiellement le *français du quartier*), vont quant à eux aborder des informations focalisées sur des interactions entre individus et / ou groupes dans des zones précises de la ville. Les thèmes sont variés : la découverte d'un cadavre dans un quartier de la ville, une altercation entre un *bendskineur* et un agent de police, une grève dans une société locale, la hausse du prix de l'huile de palme ou bien un accident arrivé sur le pont du Wouri, etc. A la différence de la *Crtv* (média officiel) plus distante, on se rend alors compte que les radios locales exploitent des caractéristiques linguistiques qui mettent en évidence une proximité et donc une connivence avec les auditeurs. En étant leurs principaux consommateurs, ces derniers sont la source première de leur financement et donc de leur survie. C'est pourquoi pour subsister, elles se rapprocheront d'eux en les traquant jusque dans leurs fonds linguistiques.

Dans les médias, le français et parfois l'anglais ont l'exclusivité des informations quand les enjeux ont rapport à la valorisation sociale, au positionnement idéologique ou éditorial en contexte formel. Selon la tonalité du thème, on comprend donc que les phénomènes linguistiques à Douala sont également diversifiés. A condition que cela soit approprié au contexte, toutes les pratiques linguistiques peuvent apparaître dans la conversation. Dans un cadre purement informel, un constat pareil est plus facilement observable.

Il est de ce fait possible de dire qu'aucune pratique n'est *a priori* exclue à Douala. Tout est fonction du contexte, dans lequel la volonté des différents interactants est un élément incontournable. Les locuteurs fournissent en conséquence des efforts d'adaptation pour construire la cohésion sociale, ce qui pourrait mieux se définir comme une pratique d'acceptation mutuelle.

En résumé, les usages linguistiques¹⁸ ne dépendent pas seulement du locuteur, mais des différentes relations sociales qu'elles lui permettent de tisser. La langue utilisée a en fait une influence sur l'image sociale du locuteur, car elle renseigne sur des aspects contextuels de son identité. A Douala, une des subtilités développées pour gérer la présence des multiples pratiques en français et en d'autres langues est de se préparer à écouter à certains moments des manières de parler dans lesquelles on ne se reconnaît pas, mais par rapport auxquelles on peut se situer, et adapter en conséquence son parler en fonction des objectifs qui sont visés. Il s'agit d'un mode de gestion *in vivo* (Calvet, 1994) de l'hétérogénéité linguistique, du plurilinguisme urbain par lequel les Doualais peuvent converger et gérer les différents conflits sociaux et / ou linguistiques. A travers les pratiques de locuteurs, la ville apparaît dès lors comme un « laboratoire » (Calvet, 1994) qui permet l'intégration sociale. De ce fait, elle peut induire des politiques linguistiques qu'une catégorisation *in vitro* est loin de gérer ou de résoudre.

¹⁸ Je survole rapidement les usages qui sont plus diversifiés et complexes, ce que ne peuvent exposer exhaustivement quelques pages d'un article. Mais il faut également reconnaître que décrire c'est stabiliser, c'est créer de l'ordre, c'est homogénéiser des pratiques qui, à l'observation, sont hétérogènes.

Une pratique d'acceptation mutuelle : le parler « plurilingue »

L'extrait de « Le Bouillon du rire » présenté ci-dessus peut être identifié comme une pratique d'un cadre social plurilingue. Pour les étudier, il faudrait mobiliser des arguments linguistiques selon le contexte, où les enjeux pourraient être économiques et / ou psychosociologiques, par des usages moins facilement catégorisables objectivement. Plusieurs témoins interrogés revendiquent une certaine intimité avec des pratiques plurilingues. Chacune des langues du répertoire, selon leurs dires, serait mobilisée selon le contexte pour obéir à une fin, une interaction pouvant s'effectuer dans des contextes changeants. Dans l'exemple ci-dessous, les locuteurs usent de pratiques mélangées (*voir supra*), pour traduire l'inscription de leurs discours dans une logique ethnique, mais dans un groupe à la configuration urbaine. Il s'agit d'un extrait d'une séance de rencontre d'un groupe ethnique à laquelle j'ai participé, comme membre :

Pour cet exemple, j'ai choisi une transcription selon le modèle de l'API (bien que je ne mette pas les crochets) quand l'orthographe française ne pouvait être respectée. Tous les participants sont des Bamiléké dont l'âge varie (26-39 ans), et exercent des emplois assez différents (enseignants, *sauveteurs* – vendeurs à la sauvette-, cadres d'entreprise, manœuvres, *bendskineurs* – conducteur de moto-taxi -, *taximen* - conducteur de taxi - entre autres). A chaque séance est nommé un Président, chargé de diriger les travaux du jour. Les différents intervenants réagissent face à une lettre adressée au groupe par un membre officiellement exclu depuis la dernière séance, encore débiteur au groupe.

- L1 - a bo tʃəŋ ŋgə pə təla tə¹⁹ dès le mois prochain + qu'on ait arrêté ces histoires ne serait-ce que pour préparer la nouvelle liste de rotation
 Président - oui oui oui oui
 L3 - aa pə'o²⁰
 L4 - comment on écrit encore le nom de Es ?
 Président - aa dublə ve oo ka ʒjə nə ŋwa' tsətsjəa + atʃaa oo ɔ bə²¹
 Tous - (rires. L5 lève le doigt)
 Président - oui tu as la parole
 L5 - merci + ŋgə bə ŋgɔmgaə comme le président a dit ++ vraiment pe'e ndusi naə ʒɔm ŋgə pəə ʒə préciser tʃum ŋwa'njə jap situation financière aa + tə mbaə ŋgɔm ŋgə vraiment pə kə ʒwɔk + pəə finə tee jiəbɔɔ nə²²
 L4 - c'est vrai

¹⁹ Il faut que nous essayions.

²⁰ D'accord.

²¹ C'est « w ». Comme ça tu ne sais pas comment s'écrit son nom ! Ce n'est pas « o », as-tu compris ?

²² *Merci. Je veux réitérer dans la logique du Président, pour dire que puisque leur situation financière est précisée dans la lettre, ne perdons plus de temps là dessus.*

L5 - prési-vraiment : pə : mbo ngɣə pa' tʃə poo ʒjə on est très souple +
ka pə pjəŋ fʃə²³ + c'est un grand danger qu'on court là

Plus loin, le membre nommé Père (36 ans, licencié de chimie, propriétaire d'une entreprise commerciale) réagit violemment contre l'usage pour une lettre, d'un français qui ne reflète pas selon lui, la personnalité morale et sociale du groupe. Pour lui, le français écrit devrait être *pur*, un reflet de la norme scolaire.

Président - oui Père²⁴ tu as la parole + γɔɔm mbuu

Père - quand d'entrée de jeu + je me rends compte qu'un comité ad hoc + qui est appelé à présenter une assem-à préparer une assemblée générale + n'arrive pas à définir même le sigle + du CREJEBA + je me dis qu'il y a XX et ça je regrette une fois de plus ++ vous allez dire XXX ++ c'est pas pour rien qu'on parle toujours du fond + d'un côté + et de la forme de l'autre ++ un côté ne saurait + inhiber l'autre + c'est des choses qui vont de pair ++ pour un cadre de réflexion comme le nôtre + je crois q'on est d'abord théorique + je ne connais pas mon degré de finances aujourd'hui + je ne connais pas mon degré de réalisation aujourd'hui + est-ce que je vais m'accrocher à ces finances + ou à ces réalisations + et oublier les fondements du cadre ++ je dis ++ il faut tirer encore la sonnette d'alarme ++ une fois de plus + je souhaite je souhaite + que nous tenions toujours compte + de la forme qui est d'ailleurs le fondement + et du fond + qui à coup sûr est un succès + quand la forme est bien ++ je m'arrête d'abord là + et je souhaite que nous revoyions + la forme de cette lettre + du comité ad hoc + ça va beaucoup m'aider

Dans les rencontres ethniques, la pratique est généralement celle que je décris dans la première partie de l'extrait : un usage qui n'est *a priori* ni du français, ni une langue locale, mais un mélange de plusieurs pratiques, auquel on est libre de donner le nom de français ou de langue ethnique selon le cas (les membres du groupe ethnique considèrent qu'il s'agit ici du ghomala'). Par ce *cocktail*, on rend légitime son appartenance au groupe, tout en affirmant sa citadinité, par des pratiques qui explicitent et mettent en exergue les compétences plurielles qui sont propres au groupe et à la ville. Une fois que cela est déjà un acquis, on peut s'autoriser un usage tel que décrit dans la deuxième partie de l'extrait : l'usage exclusif de ce qui est considéré par le locuteur comme du français respectant la norme scolaire. Le locuteur peut marquer sa différence, par un processus qui correspond à la quête de visibilité ou d'individuation (Camilleri *et al*, 1990 ; Marc, 2005). Le français utilisé par Père a une valeur démarcative : il lui permet de poser les pratiques entendues dans la lettre rédigée au nom du groupe, comme un *they code*.

²³ *J'ai l'impression que nous ne savons pas où nous allons car je vois que nous sommes très souples.*

²⁴ Terme utilisé pour désigner tout homme ayant des responsabilités au village comme notable.

Le choix d'utiliser des termes qui sortent de l'ordinaire, ou bien de procéder dans ce contexte par flexibilité est donc stratégique : bien que membre du groupe ethnique, ce locuteur peut parler français ou ghomala' comme tout le monde, mais peut également orienter ses pratiques vers un « bon » français, le seul qui pourrait permettre au groupe de se donner une image valorisée. C'est dire que pour légitimer son discours, Père revendique le français de référence. En se positionnant pourtant sur cet angle, on se rend compte qu'il est lui-même en insécurité langagière et même linguistique, au regard de quelques approximations qui émaillent son discours. La « vigilance » recommandée porte donc non pas sur la forme du discours, mais essentiellement sur l'objet du discours puisqu'il pose un problème d'ordre procédural, qui n'est en aucun cas (épi)linguistique. Par son utilisation du français, il entend se distancer d'un *we code* qui devient un *they code* et situe *de facto* ses choix linguistiques dans une logique altéritaire. Sa référence à la forme linguistique est donc une manœuvre qui lui permet simplement de prendre le pouvoir symbolique dans l'interaction, sans être un discours sur les langues ou le conflit des codes. Par cette stratégie, Père, présenté comme un absentéiste, réussit à prendre le dessus sur tout le groupe. Lors du repas clôturant les travaux, il va reconnaître que par son attitude (il me fait une confiance, quand je l'interroge sur les raisons de son discours), il a désamorcé une « bombe » qui aurait pu éclater si on lui avait rappelé les sanctions prévues en cas d'absence injustifiée. Il sort cependant de la rencontre comme un héros, l'éclaireur de conscience du groupe, pour avoir su, par sa revendication d'une certaine compétence linguistique, imposer sa vision du monde.

Père apparaît alors comme un manipulateur, qui permet de reconnaître qu'à Douala et comme au Cameroun et ailleurs en Afrique francophone, le (bon) français donne du pouvoir. Il faut cependant (revendiquer dans certains contextes) en avoir une certaine pratique aisée pour pouvoir se sortir de situations désavantageuses. Bourdieu montre en effet que « plus le capital linguistique d'un locuteur sera important, plus ce dernier se montrera capable d'exploiter à son profit le système des différences et de s'assurer ainsi un *profit de distinction*. » (Bourdieu, 2001[1991] : 33). On peut donc se distinguer et prendre le pouvoir, dominant et minorant parfois l'autre dans l'interaction, à condition de disposer de « ressources sociales » qui permettraient de « pouvoir s'inventer différent » (Kaufmann, 2004 : 205). Ces subtilités dans les pratiques linguistiques sont régulières au Cameroun et seraient à mon avis caractéristiques de situations plurilingues.

Sans que cela soit aussi clairement affiché, la plupart des interactions à Douala fonctionnent sur ce modèle : recherche de cohésion à l'intérieur d'un groupe, et / ou volonté d'exclusion. Presque tous les témoins interrogés ont reconnu se situer parfois dans cette pratique de l'"entre les langues". Affirmation de la prise en compte du caractère hétérogène de la société ? Je pense en tout cas qu'on pourrait évoquer l'hypothèse de l'intimité plurilingue, pour montrer que la proximité des témoins avec des pratiques linguistiques ne peut se faire de manière tranchée. Le locuteur dispose toujours en effet, d'un éventail d'usages linguistiques qui lui permettent chaque fois de (se) construire une identité selon le contexte : la méditation, le travail, les amis ou la belle-famille, ou bien encore les ambitions, etc. En tout cas et pour me résumer, je pense que la situation des pratiques dans les

relations interethniques à Douala peut être telle que décrite par papa Jo (niveau 3^{ème}, chauffeur, 55ans) :

malgré la possibilité d'utiliser la langue de son ethnie d'origine - ici le bandja - avec des Doualais d'une même origine ethnique, le français est tout de même présent dans les conversations, l'habitude du mélange se faisant plus forte que le simple sentiment d'appartenance ethnique

papa Jo - ceux avec qui je partage les frontières sont presque de mon propre village

E- ah bon donc vous parlez le bandja pas le français

papa Jo - non si par moment hein *mm* le français ne peut pas manquer *ok* parce que c'est déjà on peut dire c'est déjà dans le sang

E- ah bon !

papa Jo- oui mais tu parles le bandja en ville tu ne mélanges pas le français parfois même le duala quand tu achètes la nourriture qui va comprendre + le français passe partout

Autant on sera proche de sa langue d'origine, autant on aura également recours au français dans les interactions interethniques ou professionnelles, dans une logique de « l'entre les langues » (Robillard, 2001), caractéristique de l'identité urbaine et plurilingue du locuteur. Ce positionnement le sécurise donc dans tous ses contacts. Il peut dès lors exploiter le français pour insécuriser autrui (Feussi, 2006-b : 262). A titre d'illustration, je citerai un extrait de Martini (BEPC, coiffeur, 25 ans), qui use d'une stratégie particulière mais ordinaire à Douala dès lors qu'il entreprend de négocier le prix du matériel pour son salon de coiffure, auprès de son fournisseur anglophone :

Martini - quand je veux parler un peu je veux parler un peu l'anglais + là où je suis coincé j'enchaîne une fois avec le français et même le pidgin

Le témoin peut faire basculer l'interaction de l'anglais vers une autre langue, une manière d'exploiter l'incapacité du vendeur à pratiquer le français de manière sécuritaire. Dans la même logique, Claude (43 ans, professeur de lycée et journaliste) peut mener sa réflexion en pidgin quand il se retrouve sur la place du Marché Central devant le vendeur de poulets, en *bon français* devant ses élèves comme dans son journal, pour pratiquer le *français du quartier* dès qu'il se retrouve avec des amis pour le sport du dimanche matin. L'intimité ne se fait plus dans l'absolu avec des langues précises, mais avec un principe, celui du mélange. De la sorte, on serait plus en phase avec l'identité complexe et adaptative du Doualais.

En résumé, les pratiques linguistiques à Douala ne sont pas toujours cernables objectivement. Les langues utilisées dans un environnement groupal sont multiples : la langue de l'ethnie d'origine, le pidgin ou bien le français (hormis le *mauvais*

français, les autres différents pôles²⁵ sont exploités). La constance des exemples développés ci-dessus est que ces exemples relèvent surtout de la sphère du privé, de l'informel, où la connivence est possible, ce qui permet une relativisation des frontières entre langues. Très souvent, le locuteur est amené à passer des formes considérées comme une langue à d'autres, ou bien à exploiter de manière plus ou moins simultanée dans un même énoncé, des usages rattachés ailleurs à plus d'une langue. Il s'agit de penser les usages de langues comme une pratique plurilingue et pluriculturelle (Coste, Moore et Zarate, 1997). Les participants auront alors besoin pour le comprendre, de partager avec lui une certaine connivence. Une autre régularité se dégage également : un français au moins parmi les pôles identifiés par les témoins, est toujours présent dans les usages.

Il devient en conséquence possible d'esquisser ce schéma des usages linguistiques à Douala :

- ce qui tient lieu de *bon français*, ou bien l'anglais, est réservé aux situations formelles ;
- les langues d'origine locale, le *français du quartier* ou le pidgin-english sont des pratiques des relations intra-ethniques ;
- le *français du quartier*, le *francanglais*, le pidgin-english sont utilisés pour les sujets en rapport avec des groupes urbains ;
- les langues d'origine locale, le *français du quartier*, le pidgin, le *francanglais* sont utilisés quand la finalité est comique ou éducative, dans les contextes privés, mêmes s'ils sont inscrits dans des cadres jugés formels. Sur le plan informel, toutes les autres pratiques linguistiques sont considérées comme appropriées selon le cas (le *mauvais français* par exemple sera plus présent au marché).

Ceci revient à dire qu'en dehors du cadre strictement formel, il n'existe pas de pratique linguistique entièrement prévisible à Douala. C'est le contexte observé qui permet de décider de la pratique vers laquelle s'oriente le locuteur. Dans cette logique, la langue peut alors servir comme instrument de présentation de soi (que ce soit dans le sens de la « conformisation » ou de la « différenciation » - Camilleri *et al.*, 1990 ; Marc, 2005), ce qui occulte parfois sa fonction de communication.

Il paraît donc plus logique de cerner le français comme un cadre diversifié, aux ramifications variées. Sa présence est parfois insaisissable à Douala et au Cameroun. Comment réussir à le définir sans supposer la présence d'une autre langue ? Comment exploiter un des pôles de français en excluant l'autre ? C'est dire qu'il

²⁵ Feussi (2006-b) montre que ces pôles sont relatifs et n'ont de stabilité qu'en contexte. Il dégage plusieurs pôles de français à Douala, en montrant que le bon français de X peut équivaloir au français moyen de Y, etc. S'il présente le français moyen comme hétérogène (*français du quartier*, *français des enfants*, *français des parents*), les autres catégories construites sont le *francanglais*, le *mauvais français* et le *français personnalisé*. Parlant des autres « langues », il n'est pas toujours certain que le pidgin de l'un soit reconnu comme tel par l'autre.

devient impossible d'étudier le français comme une langue unique car à Douala il ne l'est pas. Il est pluralisé et démultiplié. Parler français c'est donc s'inscrire dans un rapport altéritaïre, c'est également répondre à et / ou susciter la réaction de l'autre. Voilà pourquoi il serait cohérent, de considérer le discours en français à Douala comme un cadre de discussion.

Conclusion

Dans les usages au Cameroun, les participants construisent régulièrement leurs discours sur un fond de négociation. La condition à prendre en considération est que le code utilisé soit accepté dans un contexte. Dès lors, pour une langue aussi dominante que le français qui assume de multiples fonctions (officielle, véhiculaire et même vernaculaire), il arrive que chacun des locuteurs puisse parler son français, tout en se faisant comprendre par les autres. On pourrait ainsi admettre que par l'acceptation mutuelle des différences linguistiques, par leur rôle - rôle presque complètement occulté par les linguistes, qui ont pris la place des acteurs réels, en faisant comme si ces derniers « ne disposaient que d'un seul langage tandis que l'analyste disposerait en plus d'un métalangage dans lequel le premier serait « enchâssé » » (Latour, 2006 : 71) - dans la définition, le dénombrement et le tracé des frontières entre les « langues », les locuteurs présentent des comportements qu'on pourrait qualifier de polynomiques²⁶(Bavoux et Gaudin, 2001). Voilà pourquoi dans les interactions, on assiste régulièrement à des ajustements, la forme jugée légitime ou appropriée prenant le dessus sur les autres constructions, non admises uniquement dans le cadre interactionnel. Cela implique pour qu'il y ait communication et cohésion sociale, un contexte commun historicisé.

L'appréhension des pratiques linguistiques devrait donc partir des interactions produites en contexte. Pratiquer une « langue » serait alors s'inscrire dans un vaste réseau relationnel aux enjeux variés, lesquels permettent de se positionner socialement, d'occuper et de gérer une parcelle de territoire, bref de se mettre en interrelation avec d'autres locuteurs. On comprend ainsi que dans un contexte d'hétérogénéité linguistique comme celui des villes camerounaises (compartimentées en apparence), la charge affective du discours permet de conclure que parler français à Douala c'est (chercher à) prendre le pouvoir dans une interaction, puisque le français constitue un capital symbolique²⁷. Le francophone actif apparaît donc comme celui-là qui peut prendre ce pouvoir en s'adaptant selon le contexte dans des frontières mobiles, dont la transgression pourrait conduire si on reste dans

²⁶Les observations des pratiques à Douala et au Cameroun ne permettent pas de dégager ce « sentiment d'individuation » qui légitimerait le caractère essentiellement polynomique de ces pratiques. Il ne s'agit donc à mon avis pas de langues polynomiques (Marcellesi, 2001), mais d'un usage à caractère polynomique, fondé sur l'acceptation mutuelle qui n'occulte pas la valeur symbolique et dominante du français standard.

²⁷ Quand la comparaison s'effectue tout en tenant compte uniquement des différents français, le pôle qui donne ce pouvoir symbolique c'est le *bon français*. Par contre, quand toutes les langues de la galaxie sont prises en compte, le français, quel que soit le pôle utilisé, devient très souvent un instrument de domination symbolique.

l'optique identitaire soit à une sanction (si sa tentative se solde par un échec), ou bien une redéfinition du contexte (si elle connaît une réussite).

Cette nécessité d'adaptation permet d'émettre l'hypothèse que dans les contextes (posés comme) informels, le français à Douala n'existe pas en soi, car il est une sorte de cirque ou un théâtre, une construction téléologique (Le Moigne, 1994). Ce qui existe, ce sont des locuteurs (qui seraient des acteurs, chacun jouant un rôle qui peut changer à tout instant), qui exploitent contextuellement l'une et / ou l'autre pratique linguistique pour se rapprocher ou bien pour se distancer dans des rapports à autrui. Parler français c'est donc négocier et adopter un usage parmi plusieurs pôles. Un corollaire théorique de cette conception est que les langues devraient être appréhendées sur la base « d'une certaine compréhension de certaines pratiques et de certaines représentations (y compris celles des linguistes) », [... puisqu'elles ne sont pas] « des "objets réels" qui s'imposeraient à nous comme des "données" » (Blanchet, 2007 : 33-34). Voilà pourquoi dans leur étude, il faudrait accorder une place significative aux représentations qui sont, par définition, hétérogènes.

Bibliographique

- BARILLOT, N., 2001 : "Code switching arabe marocain / français : remarques générales et aspect prosodique" in Canut C. et Caubet, D, 2001 : *Comment les langues se mélangent, code switching en francophonie*, Paris, l'Harmattan, 119-133.
- BLANCHET, P., 2007 : « Quels « linguistes » parlent de quoi, à qui, quand, comment et pourquoi ? Pour un débat épistémologique sur l'étude des phénomènes linguistiques », *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique* n° 1, en ligne sur <http://www.u-picardie.fr/LESCLaP/spip.php?rubrique55>
- BLANCHET, P., 2004 : « L'identification sociolinguistique des langues et des variétés linguistiques : pour une analyse complexe du processus de catégorisation fonctionnelle », *MIDL*, Paris, 29-30 novembre 2004, pp. 31-36.
- BLANCHET, P., 2000 : *La linguistique de terrain : méthode et théorie - Une approche ethnosociolinguistique*, Rennes, PUR.
- BOURDIEU, P., 2001[1991] : *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard.
- BOUM NDONGO-SEMENGUE, M.A. et E. SADEMOUO, 1999 : « L'atlas linguistique du Cameroun : les langues nationales et leur gestion » in Mendo Ze, G. (dir.), *Le français langue africaine : enjeux et atouts pour la francophonie*, Paris, Publisud, pp. 67-79.
- CALVET, L.-J., 2007 : « Pour une linguistique du désordre et de la complexité », *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique* n°1, en ligne sur <http://www.u-picardie.fr/LESCLaP/spip.php?rubrique55>
- CALVET, L.-J., 1994 : *Les voix de la ville : Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot.
- CAMILLERI, C. et al, 1990 : *Stratégies identitaires*, Paris, PUF, Coll. psychologie d'aujourd'hui.

- CANUT C. et CAUBET, D. (eds), 2001 : *Comment les langues se mélangent. Code switching en francophonie*, Paris, L'Harmattan.
- COSTE, D., D. MOORE et G. ZARATE, 1997 : *Compétence plurilingue et pluriculturelle. Vers un Cadre Européen Commun de référence pour l'enseignement et l'apprentissage des langues vivantes : études préparatoires*, Comité de l'éducation, Conseil de la coopération culturelle, Strasbourg, Editions de l'Europe.
- COULON, A., 1997 : *L'Ecole de Chicago*, Paris, PUF.
- DEWAELE, J.-M., 2001 : « L'apport de la théorie du chaos et de la complexité à la linguistique » in *La Chouette*, n° 32, pp.77-86, voir en ligne sur www.bbk.ac.uk/lachouette
- DORTIER, J.-F. (dir), 2004 : *Le dictionnaire des sciences humaines*, Sciences Humaines.
- FERAL, C. de, à paraître : « Ce que parler camfranglais n'est pas : de quelques problèmes posés par la description d'un "parler jeune" (Cameroun) » in C. Juillard (ed), *Langues, culture et interaction*, Paris, L'Harmattan.
- FERAL, C. de, 2004 : « Français et langues en contact chez les jeunes en milieu urbain : vers de nouvelles identités », *Penser la Francophonie, concepts, actions et outils linguistiques* – Actes des premières Journées scientifiques communes des réseaux de chercheurs concernant la langue, organisées par l'AUF et l'Université de Ouagadougou, Ouagadougou (Burkina-Faso), 31 mai – 1^{er} juin 2004, pp. 513-526.
- FERAL, C. de, 1994 : « le français en Afrique noire. Faits d'appropriation. Introduction », *langue française* n°104, pp. 3-5.
- FEUSSI, V., 2006-a : « Le *français* dans une dynamique fonctionnelle : une construction sociale et identitaire du francophone au Cameroun » in <http://www.sdl.auf.org/> - Equipes-virtuelles-
- FEUSSI, V., 2006-b : *Une construction du français à Douala – Cameroun*, thèse de doctorat, Université François Rabelais - Tours.
- GASQUET-CYRUS, M., 2004 : *Pratiques et représentations de l'humour verbal - Etude sociolinguistique du cas marseillais*, thèse de doctorat, Université Aix-Marseille I - Université de Provence.
- GUMPERZ, J., 1989 : *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, Paris, L'Harmattan.
- JODELET, D., 1999[1989] : « Les représentations sociales : un domaine en expansion » in Jodelet, D. (ed), *Les représentations sociales*, Paris, PUF, pp. 47-78.
- KAUFMANN, J.-C., 2004 : *L'invention de soi - Une théorie de l'identité*, Paris, Colin.
- KAUFMANN, J.-C., 1996 : *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan.
- LATOUR, B., 2006 : *Changer de société - Refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte.
- LE MOIGNE, J.-L., 1994 : *Le constructivisme, tome 1 : des fondements*, Paris, ESF.
- MANESSY, G., 1994 : *Le français en Afrique noire - Mythes, stratégies, pratiques*, Paris, L'Harmattan.
- MARC, E., 2005 : *Psychologie de l'identité – soi et le groupe*, Paris, Dunot.

- MARCELLESI, J.-B., 2001 : « Polynomie et francophonie » in Laroussi, F. et S. Babault (dirs.), *Variations et dynamisme du français. Une approche polynomique de l'espace francophone*, Paris, L'Harmattan, pp. 17-28.
- NGO NGOK GRAUX, E., 2006 : « Les représentations du camfranglais chez les locuteurs de Douala et Yaoundé », *Le français en Afrique*, n°21, pp.219-225.
- RENAUD, P., 1979 : « Le français au Cameroun » in A. Valdman (éd.), *Le français hors de France*, Paris, Champion, pp. 419-439.
- ROBILLARD, D. de, 2007 : « La linguistique autrement : altérité, expérenciation, réflexivité, constructivisme, multiversalité : en attendant que le Titanic ne coule pas », *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique* N°1, pp. 1-149.
- ROBILLARD, D. de, 2001 : "En lizje kokê ên lizje vej gardjê ? La linguistique peut-elle passer "entre les langues" ?", *Cahiers d'Etudes africaines*, 163-164, XLI-3-4, pp. 465-496.
- TABI-MANGA, J., 2000 : *Les politiques linguistiques du Cameroun - Essai d'aménagement linguistique*, Paris, Khartala.

Annexe - Principes de transcription

+	pause brève	[]	transcription phonétique
++	pause plus longue	X	syllabe inaudible
v :	allongement vocalique	()	pratique non verbale
E	enquêteur	?	intonation interrogative
a-avec	amorce de mot	/	interruption brusque
!	intonation exclamative	soulignement	énoncés simultanés